



Peut-on dépasser le nihilisme contemporain?

Atelier animé par Erik Laloy et Alain Lambert avec Madeleine, Michel, Philippe, Claude, Christine, Jacky, Yves, Patrick.

Séance un : le nihilisme d'hier à aujourd'hui.

Cet atelier a été proposé à l'AG d'octobre sous la forme : le nihilisme, un mal français. Ceci sur la base du n° d'Esprit consacré à ce sujet en mars 2014, avec pour prétexte les manifs contre le mariage pour tous, mais aussi du livre d'Emmanuel Todd "*Après la démocratie*".

Nietzsche plusieurs formes de nihilisme : Le tour de table montre à la fois l'actualité plus globale de la question dans le contexte actuel, massacre à Charlie Hebdo, destruction des oeuvres d'art en Iran, mais aussi la difficulté ressentie à la lecture des textes de Nietzsche. Une lecture approfondie s'impose, pour bien comprendre ce que signifie le constat de "la mort de Dieu", en 1881, l'année même où les premiers nihilistes russes commencent à agir.

Un bon siècle après les Lumières et la Révolution française, l'idée d'un dieu créateur et protecteur commence à s'effacer dans l'esprit des Européens, les laissant devant un vide existentiel, une absence de sens, une absurdité qui les amènent, dans un premier temps à démissionner, à "ne rien vouloir".

D'où la notion de Dernier Homme, qu'on peut lire comme une prophétie de ce développement à venir du nihilisme. Mais qu'on peut aussi interpréter comme le résultat de la détestation de l'auteur pour la démocratie qui nivelle tout, en particulier par l'éducation du peuple et des femmes, ce qui étouffe les élites aristocratiques et artistiques.

Mais parfois le nihilisme peut, selon N., "vouloir le rien", comme une forme d'autodestruction suicidaire. Ou encore vouloir raser le vieux monde pour en reconstruire un neuf, selon Camus, dans *L'homme révolté*, citant l'apologiste du mouvement nihiliste russe Herzen : "l'annihilation du vieux, c'est l'engendrement de l'avenir".

Actualité de ces formes : Vouloir le rien, refuser ce monde vide de sens, c'est ce qui anime selon Olivier Roy certains kamikazes d'Al Quaida et les jeunes tueurs occidentaux style Columbine, ceci pour des raisons métaphysiques et sociologiques plus que pathologiques, au point que nous en serions potentiellement capables (ou des personnes autour de nous) si certains garde-fous cédaient.

Cependant, pour le plus grand nombre d'entre nous, selon Yves Michaud, c'est l'impossibilité de vouloir qui définit le mieux le nihilisme contemporain par le conformisme, les choix passifs dictés par les collectifs ou par le plaisir addictif.

On retrouve N., mais aussi la "barbarie douce" telle que Tocqueville, en 1830, l'annonçait : le paternalisme confortable et démocratique nous éloignerait de notre rôle de citoyen en nous repliant sur notre cocon privé et tranquille.

Séance 2 : approfondissement des éléments composant le nihilisme

Réflexion préliminaire sur l'acte du pilote de l'A 320 : l'explication pathologique (dépression, tendances suicidaires) est-elle suffisante ? A moins qu'il ne se soit agi d'une psychose, cet acte n'exige-t-il pas pour être compris d'être référé à ce dont nous avons parlé à la première séance, caractérisant notre époque : narcissisme, indifférence aux autres, mise en scène pour faire parler de soi, autrement dit comme acte nihiliste ?

La lecture commentée des textes a invité à regrouper les éléments du nihilisme contemporain selon la distinction nihilisme comme renoncement à vouloir (passivité, conformisme) et nihilisme comme volonté du rien (destructeur).

1) Relativisme et nihilisme soft :

a) Denis Moreau insiste sur le relativisme comme trait dominant du nihilisme contemporain : rien n'est vrai toujours et partout, tout est affaire de point de vue.

Ceci conduit à un nihilisme soft ou allégé de personnes désorientées, dont la vie agitée passe à changer de cibles, la suivante contredisant souvent la précédente, l'hédonisme unifiant cela sans que jamais elles ne parviennent à la tranquillité, au repos. Analyse rejoignant celle d'Yves Michaud vue précédemment.

b) Paul Ricoeur attire notre attention sur l'expérience des cultures autres que la nôtre, expérience conduisant à relativiser celle-ci et alimentant le relativisme et la désorientation de ceux qui la vivent. Même si l'art, la littérature et la musique s'enrichissent et nous enrichissent de ces rencontres.

c) Emmanuel Todd insiste sur un trait dominant de la modernité : la disparition de la foi que ce soit foi en Dieu, foi dans le progrès (sauf peut-être dans le progrès médical), foi dans des paradis terrestres (communiste ou républicain), et le repliement subséquent de la quête de sens sur la recherche de sensations extrêmes (argent, sexualité, violence) : on retrouve ici l'hédonisme dominant comme substitut à toute quête métaphysique, les humains se réfugiant dans le pulsionnel.

2) Nihilisme destructeur

a) Au niveau politique, Todd constate que les élites ne proposent plus d'horizon de sens au peuple comme à l'époque de Jaurès. Ce faisant elles détruisent le vivre ensemble et la démocratie, laissant de plus en plus d'électeurs désorientés renoncer à exister politiquement : montée de l'abstentionnisme et du vote protestataire.

b) Aux niveaux technique et financier, la tragédie de Fukushima mérite d'être envisagée comme une métaphore de notre époque (Bernard Stevens) : « toute notre civilisation ne fonctionne-t-elle pas comme une gigantesque centrale nucléaire, mue par la volonté de puissance, risquant la destruction de la vie humaine et de l'environnement, aux seules fins de la croissance la plus rapide possible de la production et du capital? ».

Et Todd insiste sur la responsabilité dans cette course à l'abîme du capitalisme financier, dont les acteurs apparaissent comme des nihilistes destructeurs indifférents aux crises économiques et sociales induites, parce qu'indifférents aux autres.

c) La domination technologique et capitaliste, la dégradation écologique, la crise politique alimentent une critique radicale du monde disqualifié comme dépourvu de sens et de valeur (Bruce Bégout), ce qui, on l'avait vu avec Olivier Roy, constitue le terreau sur lequel les actes destructeurs violents d'individus trouvent à se développer.

Cet approfondissement confirme qu'on ne peut limiter le nihilisme contemporain à la lecture qu'en proposait Yves Michaud : le nihilisme destructeur y occupe une place fondamentale!

Séance 3 : dépasser le nihilisme ?

1) Sur le plan politique, le sociologue Albert Ogien propose avec le « principe démocratie » de dépasser le nihilisme politique favorisé par la démocratie représentative bourgeoise dans laquelle les représentants dits du peuple se font élire sur des programmes qu'ils ne respectent pas, favorisant souvent leur seul intérêt personnel. Il s'agit d'élargir l'égalité de la décision politique des citoyens sur un mode vraiment horizontal et participatif, où le représentant est délégué sur un programme précis, et **révocable** s'il ne fait rien pour l'intérêt général.

Texte parfois un peu naïf, mais qui montre les problèmes que connaît la pratique démocratique actuellement, fortement dévalorisée et propice au nihilisme relativiste, abstentionniste ou violent.

Une autre piste pour renforcer le « principe démocratie » serait, dans un monde où une grande part des classes populaires devenues moyennes semble désertier l'espace public pour le confort consumériste offert par le capitalisme, en oubliant la lutte des classes, les **jurys citoyens**.

Tirés au sort ou choisis selon le contexte, comme par exemple la question de la fin de vie récemment, leur avis permettrait de faire la différence entre le seul point de vue individuel et le bien commun, comme une sorte de micro-volonté générale, représentative pour le législateur.

Cela semble plus convaincant que la recherche de Joël Roman d'une troisième voie, entre valeurs (l'antiracisme) et principes (l'égalité), un compromis partiel entre convictions pour permettre le vivre ensemble, qu'il reconnaît au final être proche des valeurs dont il dénonce le flou substantiel.

2) Mais pour permettre au citoyen d'aujourd'hui de se dépêtrer du nihilisme consumériste du repli sur soi, le recours à certaines **spiritualités** façon sagesse antique (stoïcisme, épicurisme) ou spiritualité laïque (façon André Comte-Sponville) peut l'amener à retrouver du sens et l'aider à assumer avec les autres sa finitude et ses questionnements sans réponses.

Et c'est peut-être **l'existentialisme athée** de Jean Paul Sartre qui a été le plus loin en assumant pleinement l'absurdité de l'absence de Dieu, qui fait de l'être humain un être que ni la nature, ni une volonté surnaturelle ne formatent, et donc condamné à être libre. Qui doit se construire, avec ou contre les autres, en assumant ses actions, individuelles ou collectives, car il n'y a ni destin ni instinct pour les excuser, au delà des déterminismes biologiques, familiaux ou sociaux ou même de la mauvaise foi.

Ainsi, choisir de se marier dans les années quarante signifie accepter les relations hiérarchiques dans le couple, alors que choisir l'union libre privilégie une recherche de l'égalité dans les relations homme-femme.

Cette construction subjective de chacun se fait donc sur fond d'intersubjectivité, qu'elle construit aussi, tout en se découvrant dans le regard des autres et dans l'intensité de notre engagement. Une sagesse optimiste qui concerne chacun dans le monde qui est le nôtre, puisque chacune de nos actions contribue à le faire évoluer.

A.L et E.L

Quel danger y a-t-il à confondre le mot et la chose ?

A partir du livre d'Eric Chauvier *Les mots sans les choses. Psychopathologie du langage*.

Ont participé à cet atelier : Josette, Michel, Irèn, Michelle, Estella, Lionel, Dominique, Aline, Paul, Georgette, Denise, Pierrette. Atelier animé par Jacqueline Crevel et Anne-Marie Sibireff.

1^{ère} séance, 6 mars 2015.

L'auteur pointe ironiquement les « progrès » du langage devenu courant *au cœur de l'Occident éclairé* : langage *qualifié pour tous*, chacun parlant désormais *comme il faut*. Illusion, dénonce-t-il : lorsque le politiquement correct rejoint la norme sociale, le langage, loin d'éclairer les esprits, les *foules*, par exemple en politique, est responsable d'un *état d'aliénation généralisé*.

Cette thèse nous semble pertinente à bien des égards. La diffusion de concepts naguère réservés à des champs de savoir précis - psychiatrie, sociologie...- débouche sur un emploi disproportionné ou tout à fait inadéquat des mots (« autiste », « hystérie », « apartheid »). Des expressions toutes faites fleurissent et envahissent la vie sociale (« faire son deuil », « le vivre-ensemble »).

De quoi nous prive cet usage abusif, inapproprié des mots ?

- De la nuance : c'est un langage qui range dangereusement choses et gens (« les bobos », « les traders ») dans des cases préétablies ;
- De l'accès au vécu et à la singularité, remplacés ou plutôt recouverts de ce discours inhabité ;
- De compréhension et de réflexion : ces mots tiennent lieu d'analyse à trop bon compte, ils nous empêchent de parvenir à l'essentiel ;
- De la nouveauté possible des angles d'observation et d'analyse : ils fabriquent du prêt-à-penser.

Cet emploi inconsidéré de mots savants ou d'expressions toutes faites serait donc, non une avancée démocratique, mais un leurre. Il favoriserait le conformisme sous couleur de (fausse) spontanéité, tout en permettant à certains de faire acte d'autorité.

Pour autant, s'il y a bien pathologie, est-elle si récente ? Y a-t-il eu un âge d'or de la communication, où ces écueils étaient évités ? La démocratisation de l'instruction prive-t-elle les spécialistes d'un monopole dont ils sont jaloux ? Les langues « de singularité » sont-elles si riches ? Lorsqu'elles sont l'unique manifestation du langage, débouchent-elles sur l'ouverture ou sur l'enfermement ?

Précision : oui Confucius attachait, en effet, une grande importance au langage. Pour lui, la vertu privée et publique dépend de dénominations correctes. Une fois les concepts définis, chacun doit s'y conformer : le prince agir en prince, le fils, en fils, ce qui garantit la cohésion du groupe social.

Deuxième séance, 3 avril 2015.

L'objectif de cette séance est de déterminer le plus clairement possible la position de l'auteur à partir des exemples qu'il fournit.

Par les exemples choisis, l'auteur semble dénoncer un certain usage du langage par lequel les mots, puisés dans un vocabulaire de spécialiste, de sociologie ou de psychiatrie par exemple, au lieu d'éclairer les esprits les aveuglent. Parce qu'ils se donnent pour du savoir sans en être - comme de faux billets - et sont plaqués sur des expériences irréductibles les unes aux autres, ils semblent avoir pour principal effet de stériliser les échanges. A subsumer trop d'expériences différentes sous les mêmes concepts on annexe la parole et abandonne chacun à sa souffrance, à sa solitude, à l'automystification.

Ce n'est donc pas tant le pouvoir des mots en eux-mêmes ou celui que leur confère l'autorité du locuteur que fustige l'auteur que l'aliénation qu'induit leur utilisation. En effet, qu'il s'agisse de l'expert du discours ou du commun des mortels, l'usage de ces concepts abstraits, extraits d'un système de pensée dont ils sont complètement détachés, ruine toute possibilité pour l'individu de dire son expérience personnelle et singulière. Ce qui appauvrit cette expérience-même.-

Chauvier propose donc une analyse de ce qu'il appelle une psychopathologie du langage contemporain mais celle-ci n'est pas sans nous interroger. En effet, ses reproches ressemblent fort à ceux que d'autres ont fait à d'autres époques, en parlant de novlangue par exemple, et ne semblent donc pas si nouveaux. Or si ce n'est pas si nouveau, on peut supposer que c'est une dérive inhérente au langage et non une pathologie du langage contemporain. On peut même se demander si l'on n'aurait pas plutôt une psychopathologie sociale dont l'usage contemporain de mots techniques ne serait qu'un symptôme.

Il semble par ailleurs polémique contre l'usage des mots comme concepts, accusant ceux-ci d'être trop abstraits pour rendre compte de la diversité réelle de la réalité. Ceci nous laisse perplexe d'une part parce que l'on a du mal à voir comment l'on pourrait parler sans concepts, c'est à dire ce que seraient les mots s'ils n'étaient par essence des concepts, d'autre part, parce que l'on ne peut s'empêcher de remarquer que les mots, c'est à dire les concepts de la langue que nous parlons, déterminent la conception du monde qui est la nôtre et

donc la réalité. Il semble donc d'une certaine façon avoir la naïveté de croire que d'autres mots existeraient – concrets – revêtus de l'authenticité que leur conférerait leur origine populaire.

Ceci dit, nous sommes sensibles à la souffrance que Chauvier désigne dans ses analyses et contre laquelle il s'engage, cette souffrance de tous ceux que l'on dépouille de leur parole en substituant à leurs mots un langage étranger vide de sens pour eux mais tellement plus savant. A l'opposé, l'une de nous, rapportant une expérience d'écriture autobiographique menée en prison, souligne la joie et la fierté de ce jeune détenu : c'était *son* expérience personnelle, exprimée pour la première fois par écrit, avec *ses* mots. Mais justement : devenue communicable parce qu'écrite dans la langue commune.

Nous sommes donc conduits à nous interroger sur ce que serait un bon usage du langage. Peut-être est-ce tout simplement savoir écouter la parole de l'autre et donner à chacun les moyens de s'appropriier les mots de la langue.

La troisième séance nous permettra, le 29 mai, d'éclairer ces questions à travers des textes d'autres penseurs.

3^{ème} séance, 29 mai 2015.

Les difficultés rencontrées en lisant Chauvier et en analysant les thèses soutenues par celui-ci nous ont conduits à examiner le langage et son fonctionnement pour savoir si l'on peut considérer comme pathologique la prééminence des concepts dans les discours les plus quotidiens.

Partir de Saussure nous permet de prendre conscience du fait que le mot est toujours un concept, que les sons que nous proférons ne servent pas à désigner les choses de la réalité mais renvoient au système de concepts que constitue chaque langue. Si parler c'est manier des concepts, l'on comprend bien alors Hegel lorsqu'il affirme que « *c'est dans les mots que la pensée se forme* », entendant par cela que c'est le mot qui permet à l'activité mentale de devenir de la pensée consciente. Ainsi, le reproche mainte fois répété contre le langage que l'on accuse d'être incapable de rendre l'infinie diversité du réel tant matériel que mental – position soutenue par Bergson et dans une certaine mesure par Chauvier – apparaît-il assez rapidement relever d'une représentation un peu naïve du langage que nous ne partageons plus.

L'analyse que propose Cassirer de la fonction symbolique réduit d'ailleurs l'impact d'une telle critique. En effet, manier des mots n'est pas manier des signes mais des symboles. Les signes sont opératoires, c'est à dire servent à agir, à produire un effet alors que les symboles, parce qu'ils proposent une grille de lecture du réel permettent aux individus de partager un monde. Manier des signes c'est agir alors que manier des symboles c'est entrer dans un système d'interprétation du monde, c'est de part en part penser. Ainsi, la jeune Helen Keller, aveugle, sourde et muette, a-t-elle appris bien avant d'accéder au langage une trentaine de signes qui lui permettent d'obtenir de son entourage des réponses à ses désirs. La découverte des symboles – lorsqu'elle comprend que les lettres tracées sur sa main ne sont pas seulement des signes lui permettant d'obtenir ce qu'elle désire mais des symboles désignant les choses – la transporte littéralement dans un monde nouveau, celui de la culture, monde commun, monde humain dont elle était auparavant exclue par son handicap.

Toutes ces analyses nous permettent de mieux saisir les limites de l'analyse de Chauvier lorsqu'il considère l'abstraction comme pathologie du langage caractéristique de notre époque. S'il est juste de s'inquiéter de la standardisation du discours – envahi de concepts techniques banalisés – et d'y voir une menace pour l'individualité, ce n'est pas aux concepts que doit renvoyer ce reproche mais à leur raréfaction et à l'appauvrissement de la langue qui privent l'individu des moyens de se construire comme sujet.

J.C. et A.M.S.

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°36

Dix-huitième année – second semestre 2014 2015



Les séances de cette 19^e année auront lieu de 18h à 20h les vendredis : 2 octobre, 6 novembre et 4 décembre 2015 et en 2016 : 8 ou 15 janvier (selon météo) avec AG bilan d'activités annuelle, 4 mars, 1er avril et 13 mai.